

Stéphane Just

Objectif - Subjectif

Texte publié dans
« La Vérité » n° 573 de septembre 1976.

Table des matières

Une conception du monde	3
Premier rapport objet-sujet/sujet-objet.....	3
Du spontané à la conscience intuitive, à la conscience de classe.....	3
Marxisme et lutte des classe.....	3
Le marxisme n'est pas achevé.....	4
Le prolétariat ne s'approprie pas directement, globalement, le marxisme.....	4
Le programme et une conception du monde.....	5
Généralités	6
Une question de méthode.....	6
Hegel : les péripéties de la raison.	6
Les catégories de la conscience historique	7
Le néant de l'idée absolue.	8
Feuerbach : La philosophie n'est rien d'autre que la religion mise sous forme d'idées.	9
La nature: corps non organique de " l'homme ".....	9
L'homme, la société, la nature.	9
Les hommes concrets, d'une époque et d'une classe données	11
De l'anthropologie au matérialisme dialectique.	11
Rapports de la nature à l'homme, de l'homme à la nature, etc.....	11
Ce qui distingue l'homme des animaux: il produit ses moyens d'existence.....	11
Des hommes concrets: historiquement et socialement déterminés.	12
" La chose en soi " ; " l'essence " de l'homme.	12
Les pensées de la classe dominante sont aussi les pensées dominantes de la société.....	13
Le point de vue de l'ancien matérialisme et celui du matérialisme historique, dialectique	14
Une conception fixiste et objectiviste.	14
La dialectique sans contenu passe nécessairement par le processus divin.....	14
Les idées, la conscience : produits et instruments de l'activité pratique humaine.	15
Interprétation du monde et activité pratiquée ou le rapport de la théorie à la pratique.....	15
Le prolétariat, ses objectifs immédiats et historiques, sa " conscience de soi "	16
La survie de la religion, des philosophies, des idéologies.....	16
Le mystère est social.....	16
L'activité des hommes et ses produits échappent à leur contrôle, et se dressent ainsi que des puissances étrangères, hostiles: aliénation.	16
Qu'est-ce que l'aliénation ?.....	17
Le prolétariat n'est pas le rédempteur : il combat pour ses intérêts de classe.	18
L'activité pratique du prolétariat, les sciences, les techniques, la théorie.	18
Quand la conscience détermine l'être.....	19
" La conscience de soi " du prolétariat, c'est la conscience politique.....	19

Une conception du monde

Les voies individuelles qui nous amènent à la nécessité de la révolution prolétarienne, du socialisme, de la reconstruction de la IV^e Internationale, peuvent être très différentes : purement et simplement la lutte directe sur le terrain de l'entreprise pour la défense ou l'augmentation du prix de la force de travail; les multiples formes non seulement d'exploitation mais d'oppression, la lutte contre celles-ci ; des contradictions intellectuelles qui expriment les contradictions de classe ; l'impasse de l'art, de la culture, que sais-je...

Premier rapport objet-sujet/sujet-objet.

Mais il faut, sinon établir ici (ce n'est pas l'objet de cet exposé), rappeler que la diversité d'approches et de marches à la pratique de la lutte pour la révolution prolétarienne, le socialisme, pour la construction du parti révolutionnaire, la reconstruction de la IV^e Internationale, a toujours comme origine la lutte des classes, le mouvement objectif qui porte le prolétariat à affronter la bourgeoisie, l'ensemble des contradictions de classes et à l'intérieur des classes. Ce mouvement peut être considéré ainsi qu'un mouvement objectif pour autant qu'il résulte d'un développement de rapports nés d'une histoire antérieure, qui conditionnent l'activité des classes, des groupes sociaux et politiques, des individus, lesquels agissent et combattent. Mais même si elles sont des produits de l'activité humaine antérieure et tombent dans le domaine des « conditions objectives », ces dites « conditions objectives » résultent de l'activité pratique des classes avec l'ensemble des déterminations que cela implique, donc elles sont des produits du sujet de l'histoire - l'humanité - et de ses contradictions - des classes, des hommes, sinon conscients, en tous cas pensants et agissants, produits donc de l'activité subjective. Comme le dit Engels :

« Les hommes font leur propre histoire, quelque forme qu'elle prenne, en poursuivant chacun leurs fins propres, consciemment voulues, et ce sont précisément les résultats de ces nombreuses volontés agissant dans des sens différents et leurs répercussions variées sur le monde extérieur qui constituent l'histoire. » (" Ludwig Feuerbach " - pp. 34 et 35.)

Du spontané à la conscience intuitive, à la conscience de classe.

Mais le quotidien ne suffit pas pour adhérer au socialisme, au communisme, et participer à la construction du parti révolutionnaire, à la reconstruction de la IV^e Internationale.

Au minimum, il faut saisir, au moins intuitivement, que la lutte des classes actuelles doit déboucher sur un nouvel ordre social : le socialisme, qui résoudra les contradictions de la société actuelle; que ces contradictions découlent de la contradiction fondamentale entre les rapports de production bourgeois et le développement des forces productives ; que l'agent de cette transformation est la classe ouvrière, le prolétariat, force productive essentielle; et qu'en outre ce ne peut être que le résultat de l'activité pratique du prolétariat prenant conscience de lui. La nécessité du parti révolutionnaire et de la IV^e Internationale vient de ce que la conscience de l'objectif, des voies et des moyens pour l'atteindre, est indispensable pour l'atteindre, que c'est au moyen de l'organisation, du parti, que sur la base de l'activité pratique du prolétariat s'élabore, se constitue la conscience de la classe ouvrière.

Si nous admettons que le programme est l'expression consciente du processus inconscient, il va alors de soi que l'origine du programme est le mouvement du prolétariat, que le programme n'est pas apporté à la classe, mais découle du mouvement de la classe. Le conscient a comme source le mouvement inconscient, et l'intuition de la classe, bien qu'ils ne se suffisent pas à eux-mêmes.

Marxisme et lutte des classe

Le combat inconscient, intuitif, de la classe exploitée contre les classes exploiteuses rencontre et nourrit les contradictions des classes exploiteuses, et surtout de la classe dominante, et l'ébranlent, la fissurent au niveau le plus élevé des superstructures de la société : politique et idéologique. Le marxisme n'est pas le produit des trois sources du marxisme dont parle Lénine : le matérialisme français, l'économie politique anglaise, la philosophie allemande. Ou plutôt, il ne résulte pas de la

simple rencontre de ces trois sources, mais de ce que la crise idéologique de la société bourgeoise qui apparaissait au lendemain de la Révolution française, crise idéologique, reflet de l'incapacité de la bourgeoisie d'assumer son programme théorique énoncé au siècle des lumières, le libre développement de l'individu, le règne de la raison raisonnante, s'est rencontré ou plutôt participait du même processus que l'émergence du prolétariat en tant que classe. C'est sur la base de l'action du prolétariat naissant en tant que classe, critiquant à sa manière la société bourgeoise, que la critique aussi bien du matérialisme français, de l'idéologie allemande, de l'économie politique anglaise, a pu être faite par Marx et Engels.

Engels le dit expressément lorsqu'il écrit :

« Dans toutes les périodes antérieures, la recherche des causes motrices de l'histoire était presque impossible à cause de la complexité et de la dissimulation de leurs rapports avec les répercussions qu'ils exercent; notre époque a tellement simplifié ces rapports que l'énigme a pu être résolue. Depuis le triomphe de la grande industrie, c'est-à-dire, depuis au moins les traités de 1815, ce n'est plus un secret pour personne en Angleterre que toute la politique y tournait autour des prétentions à la domination de deux classes: l'autocratie foncière et la bourgeoisie. En France, c'est avec le retour des Bourbons qu'on prit conscience du même fait; les historiens de l'époque de la Restauration de Thierry à Guizot, Michelet et Thiers, l'indiquent partout comme étant la clé qui permet de comprendre toute l'histoire de la France depuis le Moyen-Âge. Et depuis 1830, la classe ouvrière, le prolétariat, a été reconnu comme troisième combattant pour le pouvoir dans ces deux pays. La situation s'était tellement simplifiée qu'il fallait fermer les yeux à dessein pour ne pas voir dans la lutte des trois grandes classes et dans le conflit de leurs intérêts la force motrice de l'histoire moderne, tout au moins dans les deux pays les plus avancés. » (Idem, p. 86.)

De 1830 à 1848, le mouvement de l'histoire bascule. En ces dix-huit ans, le prolétariat va passer d'une action politique pour la bourgeoisie à une action politique pour lui. C'est la fin de la grande période des révolutions bourgeoises, l'époque de la révolution prolétarienne s'annonce et s'ouvre. C'est aussi celle de l'élaboration du marxisme : par la médiation des intellectuels qui rompent avec la bourgeoisie, le prolétariat s'approprie les acquis culturels de l'humanité, au moins sous la forme de la théorie révolutionnaire: le matérialisme historique.

Mais il serait erroné de croire que le marxisme est l'addition ou même la synthèse du matérialisme français, de l'économie politique anglaise et de la philosophie classique allemande (Kant, Hegel, Feuerbach). Marx et Engels ont dû préalablement critiquer, c'est-à-dire détruire, disloquer ces trois éléments, dits constitutifs du marxisme, et au travers, au moyen de cette critique, se servir de leurs matériaux pour construire le nouvel édifice théorique : le marxisme. Mais cet acquis théorique n'est ni achevé, ni transmis directement au prolétariat. Il faudra tout un long processus historique qui va au-delà de la révolution pour que cela soit pleinement réalisé.

Le marxisme n'est pas achevé.

Il n'est pas achevé. Là encore, c'est le mouvement du prolétariat qui permet de le développer. Ainsi, Marx dira de la Commune qu'elle fut la forme enfin trouvée de la dictature du prolétariat ; le Programme de transition ne pourra être élaboré qu'au cours et au terme de la première période de la révolution prolétarienne qui va de 1917 à 1938 : de même que le Manifeste communiste n'a été élaboré qu'en 1847 après que le prolétariat se soit engagé dans le combat comme classe, à la veille de la révolution de 1848. La prise du pouvoir à l'échelle internationale par le prolétariat permettra sans aucun doute de nouveaux et importants développements du marxisme.

Le prolétariat ne s'approprie pas directement, globalement, le marxisme.

Il n'est pas directement transmis au prolétariat. Certes, la conscience de classe du prolétariat n'est pas une donnée fixe, figée. Elle se modifie en fonction de l'expérience historique accumulée. L'action, l'agitation, la propagande des organisations et partis ouvriers agissent, en relation avec l'expérience

qu'il tire de ses combats, sur sa conscience. Mais le matérialisme historique exige l'organisation, le parti en tant qu'organisation spécifique. L'organisation et le parti n'étant pas un sanctuaire idéologique, mais des organismes de combat, d'action politique. C'est un aspect de la division du travail bourgeoise qui s'impose dans le combat même du prolétariat pour sa suppression. Pour s'appropriier pleinement le marxisme, la classe ouvrière comme classe devra dans un mouvement pratique établir les conditions de sa disparition comme classe, abolir la division entre travail manuel et travail intellectuel.

Le programme et une conception du monde.

Le programme, notre programme est une partie du mouvement de l'histoire, une concentration pour une période - celle de la révolution prolétarienne - du matérialisme historique. Mais nous avons besoin pour agir, pour tenir en un combat long et difficile, pour donner toute l'efficacité à notre activité, de situer notre programme lui-même comme partie d'un ensemble beaucoup plus vaste, qui fonde le mouvement de la révolution prolétarienne dans l'histoire, et l'histoire de l'humanité elle-même, c'est-à-dire d'une conception du monde.

Le matérialisme dialectique est précisément cette conception du monde. Le matérialisme dialectique inclut le matérialisme historique. Il unit contenu, forme et méthode.

Une conception du monde peut être idéaliste. Mais ne pas en avoir revient à laisser la place à l'idéalisme. C'est une nécessité pratique de la révolution prolétarienne que de combattre l'idéalisme sous toutes ses formes, religieuses et philosophiques. Les hommes agissants et pensants, et encore bien plus lorsque ce sont des révolutionnaires ont besoin de percevoir, sinon de savoir, quelle est leur place dans l'histoire, et quelle est la place de l'humanité dans le monde, l'univers.

Généralités

Une question de méthode.

Nous ne pouvons examiner relativement profondément la conception du monde que constitue le matérialisme dialectique dans le cadre de cet exposé. Il y faudrait consacrer toute une école de cadres. La nature de l'exposé - l'objectif et le subjectif - exige cependant quelques points de repère.

Marx, écrivant sur la méthode de la critique de l'économie politique, expliquait :

« Si nous admettons que la production en général est une abstraction, Il faut reconnaître cependant que c'est une abstraction raisonnée, puisqu'elle souligne et précise effectivement les points communs et nous épargne donc la répétition. Toutefois, ces caractères généraux ou points communs dégagés par comparaison s'articulent dans la réalité de manière très diverse et se déploient en faisceaux originaux. Certains points sont de toutes les époques, d'autres sont communs à quelques-unes seulement. Tel point se retrouve à la fois dans l'époque la plus moderne et la plus ancienne. Sinon, aucune production ne serait concevable. Certaines lois régissent à la fois les langues les plus évoluées et d'autres qui le sont moins, mais si elles se développent, c'est à cause des éléments qui ne sont pas généraux et communs. Il est donc indispensable de bien dégager les caractères communs à toute production, ne serait-ce que pour éviter que l'unité résultant du simple fait de l'identité du sujet l'humanité et de l'objet - la matière ne fasse oublier les différences fondamentales. » (" Projet d'introduction à la critique de l'économie politique ". Fondements - Tome I - p. 13.)

Hegel : les péripéties de la raison.

Suivons la méthode de Marx, bien que nous sachions que l'« homme », l'homme générique, l'homme comme tel, est une pure abstraction, mais il faut reconnaître que c'est une abstraction raisonnée. Tout comme de vulgaires philosophes, posons le rapport de l'« homme » à la nature. Hegel, qui a élevé la philosophie au point le plus haut où elle pouvait parvenir, donne le rapport suivant :

« Pour comprendre l'essentiel, dans l'histoire universelle, on doit d'abord éliminer l'inessentiel. » (Hegel: « La raison dans l'histoire » - p. 52.)

L'essentiel, c'est quoi ? Eh bien c'est l'esprit, la Raison, qui, au travers de l'histoire humaine s'aliène, se perd, se retrouve, pour devenir pleinement elle-même dans la conscience de soi. (Au cas où le temps le permettrait, lire « Les catégories de la conscience historique », dans la « Raison dans l'Histoire¹ » - pp. 53-56.)

1 Hegel : La Raison dans l'histoire. Traduction, Introduction et notes par Kostas PAPAIONNOU. UGE 10-18. 1965

Les catégories de la conscience historique

« Nous n'avons pas à nous appesantir ici sur les différentes façons de penser, de considérer et de juger ce qui est important ou dépourvu d'importance - ce sont là les premières catégories qui apparaissent devant nous - ou ce qui nous paraît être [le plus important] dans l'immense matière qui se déploie devant nous.

« [En revanche, il faudrait évoquer brièvement les catégories sous lesquelles le spectacle de l'histoire apparaît généralement à la pensée]. La première catégorie résulte du spectacle du changement perpétuel auquel sont soumis les individus, les peuples et les États qui existent un moment, attirent notre attention, puis disparaissent. C'est la catégorie du changement.

« Nous avons devant les yeux un immense tableau fait d'événements et d'actions, de figures infiniment variées de peuples, d'États, d'individus qui se succèdent sans repos. Tout ce qui peut passionner l'âme humaine, le sentiment du bien, du beau, du grand est ici mis en jeu. Partout, on se réclame de fins, on poursuit des fins que nous acceptons et dont nous désirons l'accomplissement: nous espérons et nous craignons pour elles. Dans ces événements, ces incidents, nous sentons l'action et la souffrance des hommes. Partout, nous nous trouvons chez nous et prenons parti pour ou contre. Tantôt, la beauté nous attire, ou bien la liberté, ou encore la richesse ; tantôt, l'énergie nous séduit, grâce à laquelle le vice même arrive à s'imposer. Ici, nous voyons la masse compacte d'une œuvre d'intérêt général s'élaborer péniblement, puis, rongée par une infinité de détails, s'en aller en poussière. Là, un immense déploiement de forces ne donne que des résultats mesquins, tandis qu'ailleurs des causes insignifiantes produisent d'énormes résultats. Partout, c'est une mêlée bigarrée qui nous emporte, et dès qu'une chose disparaît, une autre aussitôt prend sa place.

« Le côté négatif de ce spectacle du changement provoque notre tristesse. Il est déprimant de savoir que tant de splendeur, tant de belle vitalité a dû périr et que nous marchons au milieu des ruines. Le plus noble et le plus beau nous fut arraché par l'histoire : les passions humaines l'ont ruiné. Tout semble voué à la disparition, rien ne demeure. Tous les voyageurs ont éprouvé cette, mélancolie. Qui a vu les ruines de Carthage, de Palmyre, Persépolis, Rome sans réfléchir sur la caducité des empires et des hommes, sans porter le deuil de cette vie passée puissante et riche ? Ce n'est pas, comme devant la tombe des êtres qui nous furent chers, un deuil qui s'attarde aux pertes personnelles et à la caducité des fins particulières : c'est le deuil désintéressé de la ruine d'une vie humaine brillante et civilisée.

« Cependant à cette catégorie du changement se rattache aussitôt un autre aspect : de la mort renaît une vie nouvelle. Les Orientaux ont eu cette idée, et c'est peut-être leur plus grande idée, la pensée suprême de leur métaphysique. La métempsychose exprime cette idée en ce qui concerne l'existence individuelle. On connaît aussi le symbole du Phénix, symbole de la vie naturelle qui éternellement se prépare son propre bûcher et s'y consume, de telle sorte qu'une vie nouvelle, rajeunie et rafraîchie, sort éternellement de ses cendres. Cette image, toutefois, n'est qu'une image orientale qui convient à la vie du corps plutôt qu'à celle de l'esprit. L'Occident apporte une autre Idée. L'esprit réapparaît non seulement rajeuni, mais aussi plus fort et plus clair. Certes, il se dresse contre lui-même, consume la forme qu'il s'était donnée et s'élève à une forme nouvelle. Mais en rejetant ainsi l'enveloppe de son existence charnelle, il n'adapte pas seulement une autre enveloppe. Un esprit plus pur sort des cendres de la forme antérieure. C'est la deuxième catégorie de l'Esprit. Son rajeunissement n'est pas un simple retour à la forme antérieure ; c'est une purification et une transformation de lui-même. Dans la mesure où il résout ses problèmes, il s'en crée de nouveaux et multiplie ainsi la masse de la matière sur laquelle il travaille. L'Esprit se répand ainsi dans l'histoire en une inépuisable multiplicité de formes où il jouit de lui-même. Mais son travail intensifie son activité, et de nouveau il se consume. Chaque création dans laquelle il avait trouvé sa jouissance s'oppose de nouveau à lui comme une nouvelle matière qui exige d'être œuvrée. Ce qu'était son œuvre devient ainsi matériau que son travail doit transformer en une œuvre nouvelle. Ainsi l'Esprit

affirme-t-il ses forces dans toutes les directions. Nous apprenons quelles sont celles-ci par la multiplicité des productions et des créations de l'Esprit. Dans la jouissance de son activité il n'a affaire qu'à lui-même. Il est vrai que, lié aux conditions naturelles intérieures et extérieures, il y rencontre non seulement des obstacles et de la résistance, mais voit souvent ses efforts échouer. Il est alors déchu dans sa mission (Beruf) en tant qu'être spirituel dont la fin est sa propre activité et non son œuvre, et cependant il montre encore qu'il a été capable d'une telle activité.

« Après ces troublantes considérations, on se demande quelle est la fin de toutes ces réalités individuelles. Elles ne s'épuisent pas dans leurs buts particuliers. Tout doit contribuer à une œuvre. A la base de cet immense sacrifice de l'Esprit doit se trouver une fin ultime. La question est de savoir si, sous le tumulte qui règne à la surface, ne s'accomplit pas une œuvre silencieuse et secrète dans laquelle sera conservée toute la force des phénomènes. Ce qui nous gêne, c'est la grande variété, le contraste de ce contenu. Nous voyons des choses opposées être vénérées comme sacrées et prétendre représenter l'intérêt de l'époque et des peuples. Ainsi naît le besoin de trouver dans l'Idée la justification d'un tel déclin. Cette considération nous conduit à la troisième catégorie, à la recherche d'une fin en soi et pour soi ultime. C'est la catégorie de la Raison elle-même, elle existe dans la conscience comme foi en la toute-puissance de la Raison sur le monde. La preuve sera fournie par l'étude de l'histoire elle-même. Car celle-ci n'est que l'image et l'acte de la Raison. »

Le néant de l'idée absolue.

Dès les manuscrits de 1844, bien que ceux-ci représentent une transition de l'hégélianisme au matérialisme dialectique, Marx écrira: (" Manuscrits de 1844 " - pp. 145 et 146)

« Ce que Hegel a réalisé de positif dans sa logique spéculative c'est d'avoir fait des concepts déterminés, des formes universelles fixes de la pensée, dans leur indépendance à l'égard de la nature et de l'esprit (si on veut les formes abstraites des plus générales NDLR), le résultat nécessaire de l'aliénation générale de l'être humain, donc aussi de la « pensée de l'homme », et de les avoir présentées et groupées comme des moments du processus d'abstraction. Par exemple, l'être dépassé est l'essence, l'essence dépassée est le concept ; le concept dépassé... l'Idée absolue ? Mais qu'est-ce que l'idée absolue? Elle se dépasse elle-même à son tour, si elle ne veut pas repasser depuis le début par tout l'acte d'abstraction et se contenter d'être une totalité d'abstractions ou l'abstraction qui se saisit elle-même.

« Mais l'abstraction qui se saisit elle-même comme abstraction se connaît comme n'étant rien; elle doit s'abandonner elle-même, abandonner l'abstraction et ainsi arrive auprès d'un être qui est son contraire direct, la Nature. La Logique tout entière est donc la preuve que la pensée abstraite n'est rien pour elle-même, pas plus que l'Idée absolue, que seule la Nature est quelque chose.

« (XXXII) L'Idée absolue, l'Idée abstraite, qui « considérée selon son unité avec elle-même est contemplation » (Hegel « Encyclopédie », 3^e édition - p. 222), qui « dans la vérité absolue d'elle-même se résout à faire sortir librement d'elle le moment de sa particularité ou de la première détermination de l'être autre, l'idée immédiate en tant que son reflet à se faire sortir librement d'elle-même, d'elle-même en tant que nature » (Hegel : « Encyclopédie » 3^e édition - pp. 222-224), toute cette Idée qui se comporte de façon si étrange et si baroque et à propos de laquelle les hégéliens se sont terriblement cassé la tête, n'est absolument rien d'autre que l'abstraction, c'est-à-dire le penseur abstrait. Instruite par l'expérience et éclairée sur sa vérité, elle se résout sous de multiples conditions - fausses et encore abstraites elles-mêmes - à renoncer à elle et à poser son être-autre, le particulier, le déterminé, à la place de son être-auprès-de-soi, de son non-être, de son universalité, de son indétermination : elle se résout à faire sortir librement d'elle-même la nature, qu'elle, ne cachait en elle-même que comme abstraction, comme idée, c'est-à-dire à abandonner l'abstraction et à regarder enfin la nature

qu'elle a fait sortir d'elle. L'idée abstraite qui devient immédiatement contemplation n'est pas autre chose que la pensée abstraite qui renonce à elle-même et se résout en contemplation. Tout ce passage de la Logique à la Philosophie de la Nature n'est pas autre, chose que le passage - si difficile à réaliser pour le penseur abstrait et par suite décrit par lui-même de manière si extravagante - de l'abstraction à la contemplation. Le sentiment mystique qui pousse le philosophe à quitter la pensée abstraite pour la contemplation, est l'ennui, la nostalgie d'un contenu. »

Feuerbach : La philosophie n'est rien d'autre que la religion mise sous forme d'idées.

Cette analyse confirme ce que Marx avait écrit précédemment en s'appuyant sur Feuerbach : (Idem, p. 126)

« La grande action de Feuerbach est: premièrement, d'avoir démontré que la philosophie n'est rien d'autre que la religion mise sous forme d'idées et développée par la pensée ; qu'elle n'est qu'une autre forme et un autre mode d'existence de l'aliénation de l'homme, donc qu'elle est tout à fait condamnable. »

Il faut ressentir ce qu'Engels exprime aux premières pages de « Ludwig Feuerbach et la fin de la philosophie classique allemande » pour apprécier. Après avoir évoqué les batailles à formes idéologiques mais à contenu politique des années 1840 en Allemagne, qui préparaient 1848, il écrit (« Ludwig Feuerbach » - pp. 11 et 12) :

« Tandis que le matérialisme considère la nature comme la seule réalité, elle n'est dans le système de Hegel que « l'extériorisation » de l'Idée absolue, pour ainsi dire une dégradation de l'Idée ; en tout état de cause, la pensée est son produit intellectuel, l'Idée est ici l'élément primordial dont est issue la nature, laquelle n'existe de façon générale que par une dégradation de l'Idée. Et l'on se débattit tant bien que mal dans cette contradiction. C'est alors que parut « L'Essence du Christianisme » de Feuerbach. D'un seul coup, il réduisit en poussière les contradictions en remplaçant carrément de nouveau le matérialisme sur le trône. La nature existe indépendamment de toute philosophie ; elle est la base sur laquelle nous autres hommes, nous-mêmes produits de la nature, avons grandi ; en dehors de la nature et des hommes, il n'y a rien, et les êtres supérieurs créés par notre imagination ne sont que le reflet fantastique de notre être propre. L'enchantement était rompu ; le « système » était brisé et jeté au rencart, la contradiction n'existant que dans l'imagination résolue. Il faut avoir éprouvé soi-même l'action libératrice de ce livre pour s'en faire une idée. L'enthousiasme fut général, nous fûmes tous momentanément des « feuerbachiens ».

La nature: corps non organique de " l'homme ".

Marx encore, dans les écrits de 1844, reste « feuerbachien » ; c'est-à-dire qu'il se situe encore du point de vue de « l'homme » en général, du point de vue de « l'homme » générique, de « l'essence de l'homme » de la « conscience de soi », mais chez Marx, plus que chez quiconque, si c'est une abstraction, c'est une abstraction raisonnée.

Toujours dans les manuscrits de 1844, il écrit p. 62 :

« L'universalité de l'homme apparaît dans l'universalité qui fait de la nature entière son corps non organique, aussi bien dans la mesure où, premièrement, elle est un moyen de subsistance immédiat que dans celle où, deuxièmement, elle est la matière, l'objet, l'outil de son activité vitale. »

L'homme, la société, la nature.

Mais attention :

« L'homme n'est pas seulement un être naturel, il est aussi un être naturel humain, c'est-à-dire un être existant pour soi, donc être générique (c'est-à-dire qui est une partie du genre, qui

n'existe que par le genre, et qui ne s'accomplit que dans le genre, en d'autres termes l'humanité, la société) [NDLR] qui doit se manifester en tant que tel dans son être et dans son savoir. Donc, ni les objets humains ne sont objets naturels, tels qu'ils s'offrent immédiatement, ni le sens humain tel qu'il est immédiatement n'est la sensibilité humaine, l'objectivité humaine. Ni la nature au sens objectif, ni la nature au sens subjectif n'existent immédiatement d'une manière adéquate à l'être humain. Et de même que tout ce qui est naturel doit naître, de même l'homme a aussi son acte de naissance, l'histoire, mais elle est pour lui une histoire connue et par suite, en tant qu'acte de naissance, elle est un acte de naissance qui se supprime consciemment lui-même. L'histoire est la véritable histoire naturelle de l'homme. » (Idem - p. 138.)

En d'autres termes, « l'homme » n'existe que dans et par la société qui est sa nature directe, il se développe dans et par la société et ses contradictions. C'est par la médiation des rapports sociaux qu'il appréhende la nature et que joue la dialectique des rapports de l'homme à la nature.

Mais de ce fait, l'homme est posé face à la nature en général. Il devient en tant qu'homme en général être pour soi. C'est-à-dire dont le seul objectif conscient ou inconscient est son propre développement. Il est à lui-même sa fin.

Les hommes concrets, d'une époque et d'une classe données

De l'anthropologie au matérialisme dialectique.

Désormais, il nous faut laisser les généralités abstraites, si raisonnées soient-elles, encore qu'il y aurait énormément à dire. La faiblesse et finalement la faillite de Feuerbach vient précisément de ce qu'il s'en est tenu à l'homme abstrait, à l'homme en général, dont il cherchait en vain « l'essence », c'est-à-dire à nouveau l'âme, au lieu de le prendre dans ses déterminations concrètes, socialement et historiquement déterminées.

Dans la démarche de Marx, alors même qu'il se réclamait dans ses manuscrits de 1844 du « matérialisme de Feuerbach » (c'était alors sa caractérisation de la philosophie de Feuerbach après la parution de l'Essence du Christianisme"), la rupture était inscrite. Il écrit : (Idem p. 96)

« La nature en devenir dans l'histoire humaine - acte de naissance de la société humaine - est la nature réelle de l'homme, donc la nature telle que l'industrie la fait quoique sous une forme aliénée, est la nature anthropologique véritable. Le monde sensible (cf. Feuerbach) doit être la base de toute science. Ce n'est que s'il part de celle-ci sous la double forme et de la conscience sensible et du besoin concret - donc si la science part de la nature qu'elle est la science réelle. L'histoire entière a servi à préparer (à développer la transformation de « l'homme » - notons qu'à ce point il met « l'homme » entre guillemets - et objet de la conscience sensible et du besoin de « l'homme en tant qu'homme » en besoin (naturel concret). L'histoire elle-même est une partie réelle de l'histoire de la nature, de la transformation de la nature en homme. Les sciences de la nature comprendront plus tard aussi bien la science de l'homme que la science de l'homme englobera la science de la nature. Il y aura une seule science. »

Rapports de la nature à l'homme, de l'homme à la nature, etc.

Nous avons encore ici l'écho d'un certain humanisme, d'une recherche de " l'essence de l'homme " et déjà la quantité est à la limite de sa transformation en qualité, ce qui sera fait l'année suivante, en 1845, dans " L'Idéologie allemande ". Le but de cette œuvre, nous dit Marx, était de régler ses comptes et ceux d'Engels avec leur " ancienne conscience philosophique ". D'emblée, ils posent et répondent sur le fond aux questions de " l'homme " en général, à " l'essence de l'homme ", à la " conscience de soi " en général : (pp. 45 et 46)

" La condition première de toute existence humaine est naturellement l'existence d'êtres humains vivants. Le premier état de fait à constater est donc la complexion corporelle de l'homme, de ces individus, de ces rapports qu'elle leur crée avec le reste de la nature... Toute histoire doit donc partir de ces bases naturelles et leurs modifications par l'action des hommes au cours de l'histoire. "

Nous avons déjà ici le rapport objet-sujet, sujet-objet, objet-sujet, et ainsi de suite. Au point de départ, il y a la nature qui conditionne du point de vue externe et interne l'homme, mais par son activité c'est l'homme qui devient sujet, il modifie la nature qui est devenue son objet, mais il redevient objet de cette nature modifiée par son activité objectivée. Ce rapport n'est pas une sorte de jeu de tennis - la balle une fois dans un camp, l'autre fois dans l'autre camp -, mais un métabolisme, un échange constant.

Ce qui distingue l'homme des animaux: il produit ses moyens d'existence.

Marx et Engels poursuivent :

" On peut distinguer les hommes des animaux par la conscience, par la religion et par tout ce que l'on voudra. Eux-mêmes commencent à se distinguer des animaux dès qu'ils commencent à produire leurs moyens d'existence, pas en avant qui est la conséquence même de leur organisation corporelle. En produisant leurs moyens d'existence, les hommes produisent indirectement leur vie matérielle elle-même.

" La façon dont les hommes produisent leurs moyens d'existence dépend d'abord de la nature, des moyens d'existence déjà donnés et qu'il faut reproduire. Il ne faut pas considérer ce mode de production de ce seul point de vue, à savoir qu'il est la reproduction de l'existence physique des individus. Il représente au contraire déjà un mode déterminé de l'activité des individus, une façon déterminée de manifester leur vie, un mode de vie déterminé. La façon dont les individus manifestent leur vie reflète très exactement ce qu'ils sont. Ce qu'ils sont coïncide donc avec leur production, aussi bien avec ce qu'ils produisent qu'avec la façon dont ils le produisent. Ce que sont les individus dépend donc des conditions matérielles de leur production. "

Du même coup, c'en est fini avec " l'homme " en général, la mystérieuse " essence " de l'homme, de la " conscience de soi " située en dehors du temps et de l'espace, des conditions matérielles de la production, des rapports sociaux, des rapports de la société à la nature.

Des hommes concrets: historiquement et socialement déterminés.

Plus se développent les forces productives, plus l'homme s'éloigne de son état de nature. Plus la domination de la société sur la nature se développe, transforme la nature, plus ce qui compte, ce sont les rapports sociaux qui déterminent l'homme concret, historiquement donné, socialement donné.

Mais nous le savons, le développement des forces productives amène une division du travail de plus en plus grande et étendue, qui est elle-même une des forces productives les plus importantes. La division entre travail manuel et intellectuel. La formation de l'État. La division de la société en classes. Il n'y a pas d'homme en général, mais des hommes d'une société donnée, d'une époque donnée, appartenant à une classe donnée.

Critiquant Feuerbach, Marx et Engels écrivent : (pp. 54 et 55)

" La " conception " du monde sensible chez Feuerbach se borne, d'une part, à la simple contemplation de ce dernier et, d'autre part, au simple sentiment. Il dit " l'homme " au lieu de dire " les hommes historiques réels ". " L'homme ", c'est en réalité " l'Allemand "... il ne voit pas que le monde sensible qui l'entoure n'est pas un objet donné directement de toute éternité et sans cesse égal à lui-même, mais le produit de l'industrie et de l'état de la société, et cela en ce sens qu'il est un produit historique, le résultat de l'activité de toute une série de générations dont chacune se hisse sur les épaules de la précédente, perfectionnant son industrie et son commerce et modifiant son régime social en fonction de la transformation des besoins. Les objets de la "certitude sensible" la plus simple ne sont eux-mêmes donnés à Feuerbach que par le développement social, l'industrie et les échanges commerciaux. "

" La chose en soi " ; " l'essence " de l'homme.

En passant, notons que Marx et Engels règlent ici une vieille querelle sur la " chose en soi ", c'est-à-dire sur le noyau irréductible, inconnaissable rationnellement, des choses, des êtres et des hommes en particulier. Ils relient l'extériorisation des êtres et des hommes à leur être interne. De même, leur être interne est lui-même un produit de la nature et de la société, bien qu'il existe en soi. Hegel avait déjà réglé cette question, mais dans le cadre de l'idéalisme. Plus tard, Engels expliquera que la preuve la plus concrète qu'il n'y a pas de " chose en soi " inconnaissable, c'est précisément que l'industrie des hommes, en chimie par exemple, reproduit, reconstitue les substances naturelles. Mais notons aussi que dans leurs rapports sociaux et avec la matière, les hommes concrets déterminés forment leurs propres besoins, " L'essence " de l'homme est une abstraction sans vie. De même que la "conscience de soi " envisagée de manière non historique, non sociale.

Mais les deux compagnons inséparables, division du travail manuel et du travail intellectuel, et division de la société en classes, ainsi que la constitution de l'État qui va de pair, font que dans une même société, à une même époque, les hommes sont d'une manière générale, bien qu'il y ait interpénétration et dans une certaine mesure échange, des hommes très différents.

Certes, tous ont faim, tous ont soif, envie de dormir et quelques autres exigences, ils ont de nombreux

besoins communs, mais même à ce niveau ils ne satisfont pas ces besoins élémentaires exactement de la même façon. Pourtant, ce qui les différencie est ce qui est le plus important. Il y a une différence fondamentale entre les besoins, " l'essence humaine ", " la conscience de soi ", du paysan illettré, affamé, du fond de l'Inde, et les militants, par exemple, qui sont ici réunis. Il y a une différence essentielle entre le travailleur qui vend sa force de travail au plus bas niveau, le manoeuvre dans une usine chimique, chez Rhône-Poulenc, et le P-D-G qui achète cette force de travail pour en extraire de la plus-value. Il y a une différence essentielle entre le travailleur manuel qui a complètement désappris à lire, écrasé sous cette activité, et le philosophe qui contemple son moi pensant. Des jonctions peuvent s'opérer et s'opèrent dans la pratique, mais l'un ne peut être réductible à l'autre.

Les pensées de la classe dominante sont aussi les pensées dominantes de la société.

Cependant, il est indispensable de considérer un aspect décisif. Tant qu'une forme sociale déterminée reste une nécessité historique, alors :

« Les pensées de la classe dominante sont aussi, à toutes les époques, les pensées dominantes, autrement dit la classe qui est la puissance matérielle de la société, est aussi la puissance dominante spirituelle. La classe qui dispose des moyens de production matérielle dispose, du même coup, des moyens de la production intellectuelle, si bien que, l'un dans l'autre, les pensées de ceux à qui sont refusés les moyens de production intellectuelle sont soumises du même coup à cette classe dominante. Les pensées dominantes ne sont pas autre chose que l'expression idéale des rapports matériels dominants, elles sont ces rapports matériels saisis sous forme d'idées, donc l'expression idéale des rapports matériels dominants saisis sous forme d'idées, donc l'expression des rapports qui font d'une classe, la classe dominante ; autrement dit, ce sont les idées de sa domination. » (Idem - p. 75.)

L'appropriation des moyens de production détermine le monopole des moyens culturels. En outre, pour autant que le mode de production correspond aux exigences du développement des forces productives, les classes exploitées restent plus ou moins des classes en soi, bien qu'elles mènent toujours une certaine lutte de classe. Elles ne peuvent sauter par-dessus une époque historique. Elles adoptent l'idéologie de la classe dominante et s'y subordonnent, bien qu'elles puissent y avoir des ouvertures sur l'avenir, tout comme certaines luttes de classe anticipent sur l'avenir.

Marx et Engels de caractériser :

« L'existence d'idées révolutionnaires, à une époque déterminée, suppose déjà l'existence d'une classe révolutionnaire. »

Sous une forme déterminée, nous retrouvons cette notion fondamentale. L'existence détermine la conscience. À un stade déterminé, la dialectique matérialiste aboutit à ce que la conscience détermine l'être (nous allons le voir).

Le point de vue de l'ancien matérialisme et celui du matérialisme historique, dialectique

Une conception fixiste et objectiviste.

L'être détermine la conscience. Ce point de vue est partagé par le vieux matérialisme. Si l'on ne part pas de là, on aboutit à de véritables hallucinations, idéalizations ; soit la révélation, comme dans les religions, soit la « chose en soi » comme Kant, soit « l'Idée absolue » à la manière de Hegel, au comportement si étrange aux dires de Marx. Mais le vieux matérialisme avait deux défauts fondamentaux, ce qui finalement le ramenait à l'idéalisme.

- 1) Il concevait le monde, l'univers, et finalement la société humaine, comme des données fixes. Le bien, le mal, la morale, comme des données fixes. La nature était toujours identique à elle-même. Même s'il y avait une certaine évolution de la société, c'était pour aboutir à des rapports éternels, fixes. La seule progression possible était donc du domaine de l'esprit dans ses différentes déterminations.
- 2) A l'inverse, il contenait un fatalisme certain. Puisque les conditions matérielles déterminaient l'existence, l'activité des hommes, des classes comme telles, était secondaire, sinon inexistante. Elle n'était que simple conséquence. Elle était déterminée de toute éternité.

Dans les thèses sur Feuerbach, Marx était déjà explicite (« Idéologie allemande » - p. 30 - Thèse I) :

« Le principal défaut jusqu'ici du matérialisme de tous les philosophes y compris celui de Feuerbach est que l'objet, la réalité du monde sensible, n'y sont saisis que sous la forme d'objets ou d'intuitions, mais non en tant qu'activité, humaine concrète, non en tant que pratique de façon subjective. C'est ce qui explique pourquoi l'aspect actif fut développé par l'idéalisme, en opposition au matérialisme. Mais seulement abstraitement, car l'idéalisme ne connaît naturellement pas l'activité réelle concrète, comme telle. Feuerbach veut des objets concrets réellement distincts des objets de la pensée ; mais il ne considère pas l'activité humaine elle-même en tant qu'activité objective. C'est pourquoi dans « L'Essence du christianisme », il ne considère comme authentiquement humaine que l'activité théorique, tandis que la pratique n'est saisie et fixée par lui que dans sa manifestation -juive sordide. C'est pourquoi il ne comprend pas l'importance de l'activité « révolutionnaire », de « l'activité pratique-critique ». »

La dialectique sans contenu passe nécessairement pour le processus divin.

Ce type de matérialisme ouvre la porte à l'idéalisme philosophique : l'Esprit, décrivant des volutes, pour aboutir à l'Idée absolue qui, ainsi que le dit Marx (« Manuscrit de 1844 » - p. 144) de cette dialectique idéaliste, vidée de son contenu matériel, réduite à la forme pure, idéale, « passe pour le processus divin » (prenons garde aux jeux dialectiques dépourvus de contenu : c'est pur et simple idéalisme, la recherche du divin).

C'est pourquoi le matérialisme dialectique ne peut dissocier contenu, forme et méthode, et que Marx et Engels affirmaient dès « L'Idéologie allemande » (pp. 51 et 52) :

« Dès que l'on représente ce processus d'activité vitale, l'histoire cesse d'être une collection de faits sans vie, comme chez les empiristes ; ou l'action imaginaire de sujets imaginaires, comme chez les idéalistes. C'est là où cesse la spéculation, c'est dans la vie réelle que commence la science réelle, Positive, l'exposé de l'activité pratique, du développement pratique des hommes. Les phrases creuses sur la conscience cessent, un savoir réel doit les remplacer. Dès lors qu'est exposée la réalité, la philosophie cesse d'avoir un milieu où elle existe de façon autonome. À sa place, on pourra tout au plus mettre une synthèse des résultats les plus généraux qu'il est possible d'abstraire de l'étude du développement historique des hommes. Ces abstractions, prises en soi, détachées de l'histoire réelle, n'ont aucune valeur. Elles peuvent tout au plus servir à classer plus aisément la matière historique, à indiquer la succession et les stratifications particulières. Mais elles ne donnent en aucune façon comme la philosophie une recette, un

schéma selon lequel on pourrait accommoder les époques historiques. »

Les idées, la conscience : produits et instruments de l'activité pratique humaine.

C'est ainsi que l'on parvient à donner toute sa place à l'activité pratique, instinctive, intuitive, semi-consciente, consciente des hommes, des classes, La conscience cesse d'être une abstraction générale et absolue, mais une donnée relative et déterminée. Les idées cessent de procéder de l'Idée absolue, pour devenir les produits de l'activité humaine, justes ou fausses. Mais dont l'existence est d'autant plus déterminante qu'elles sont produits de l'activité humaine et qu'elles deviennent instruments du sujet, les hommes concrets déterminés. D'ailleurs, les idées elles-mêmes sont une forme de la matière, une forme de l'énergie.

Donc, loin d'écarter la conscience, les idées, le matérialisme historique et dialectique les fait procéder de l'activité humaine au sein de la société et vis-à-vis de la nature, et par là tend à mettre les rapports objet-sujet, sujet-objet en accord. De ce fait, la conscience (toujours relative), les idées, deviennent les leviers puissants du sujet agissant et pensant, pensant et agissant, dans son activité pratique qui, à son tour, est source du développement du conscient, des idées, et ainsi de suite.

La vraie question n'est pas de savoir si le conscient, les idées, l'activité pratique des hommes sont étroitement imbriquées. C'est l'action pratique des hommes qui fait l'histoire, et toute action de l'homme social exige la mise en action de ses sens, de son cerveau qui produit les idées, si peu raisonnées qu'elles soient.

« On ne saurait éviter que tout ce qui met les hommes en mouvement passe nécessairement par leur cerveau, même le manger et le boire, qui commencent par une sensation de faim et de soif, éprouvée par le cerveau, et se terminent par une impression de satiété, ressentie également par le cerveau. Les répercussions du monde extérieur sur l'homme s'expriment dans son cerveau, s'y reflètent sous formes de sensations, de pensées, d'impulsions, de volitions, bref sous forme de « tendances idéales », et deviennent sous cette forme des « puissances idéales ». » (« Ludwig Feuerbach » - p. 20.)

Interprétation du monde et activité pratiquée ou le rapport de la théorie à la pratique.

La véritable question est celle que pose la XI^e et dernière Thèse sur « Feuerbach » :

« Les Philosophes n'ont fait qu'interpréter le monde, de différentes manières, mais il s'agit de le transformer. »

Encore pour y répondre correctement, faut-il lire et comprendre correctement cette proposition. Beaucoup lisent et comprennent : il ne s'agit pas d'interpréter le monde, ce n'est pas la peine de l'interpréter, il faut le transformer. Cette proposition ne dit absolument pas cela, elle dit que l'interprétation du monde est nécessaire, est indispensable à l'activité pour le transformer, bien qu'elle soit toujours partielle, limitée, en devenir.

D'ailleurs, la VI^e Thèse est d'une précision remarquable:

« La vie sociale est essentiellement pratique. Tous les mystères qui détournent la théorie vers le mysticisme trouvent leur solution rationnelle dans la pratique humaine et dans la compréhension de cette pratique. »

Ce qui signifie « ne laissons pas détourner la théorie vers le mysticisme; la pratique, son analyse, nous permet et nous permettra de trouver la réponse théorique rationnelle ; ainsi armés, nous développerons, nous approfondirons notre pratique ».

Mais qu'est-ce que la « théorie » ? Rien d'autre qu'un ensemble de concepts, d'idées, d'abstractions, qui reflètent dans notre cerveau plus ou moins exactement les choses, les rapports, le mouvement du monde extérieur, de la société, desquels chacun de nous est une composante. Ajoutons cependant que la théorie, si nous la percevons individuellement, est elle-même et ne peut être qu'un produit social. Ce dont il s'agit est bien d'empêcher que la théorie soit détournée vers le mysticisme, l'idéologie, la philosophie, et qu'elle devienne toujours plus étroitement conforme et en relation à son objet.

Le prolétariat, ses objectifs immédiats et historiques, sa " conscience de soi "

La survie de la religion, des philosophies, des idéologies.

La religion, au sens général du terme, la philosophie qui, rappelons-le, n'est selon Marx et Engels que la religion mise sous forme d'idées, ont leurs lointaines origines dans le rapport indéchiffré, et indéchiffrable alors, de l'homme à la nature : l'homme, ou plutôt la société humaine, et même les sociétés humaines, se dressent objectivement, inconsciemment, intuitivement, semi-consciemment, face à la nature en général dont elles se sont encore à peine différenciées. Mais cette nature, elles ne la maîtrisent pas. C'est la nature qui les écrase. Elles ne peuvent en avoir qu'une représentation fantastique, mystifiée. Telles sont les origines lointaines des religions et des philosophies. Il faudrait suivre le développement concret de ces religions, de ces philosophies, car bien sûr, sur ce fond, les circonstances concrètes, le développement de la société, des forces productives, sur cette base de la culture, des arts, les contradictions sociales, vont profondément modifier les religions, les philosophies, les idéologies.

Mais dès lors que la maîtrise de l'homme, c'est-à-dire de la société sur la nature, est devenue telle qu'il devient clair que l'enchaînement des rapports naturels est parfaitement rationnel, que cette nature est un processus en constant développement, qu'elle peut être maîtrisée, domestiquée, et dans une certaine mesure reproduite par l'homme, au moins dans quelques-unes de ses déterminations, celles-ci étant de plus en plus nombreuses, tout mystère, toute religion, toute philosophie, toute idéologie, devraient disparaître, pour laisser la place à la connaissance scientifique en constant progrès : le monde, l'univers étant saisis comme processus, la matière cesse d'être une généralité abstraite, généralité mystifiante, parce qu'elle est saisie dans ses catégories, leurs rapports, le passage d'une catégorie à l'autre, son mouvement dialectique.

Et pourtant, les religions, les idéologies, les philosophies demeurent. C'est dès lors dans les rapports sociaux opaques et mystifiants qu'il s'agit de trouver les raisons objectives de ces survivances du passé, survivances mais très vivantes et se renouvelant dans la forme.

Le mystère est social.

Il faut que la société déchiffre et résolve ses propres mystères. En pratique, il se passe ceci (« Idéologie allemande », p. 63)

« Dès l'instant où le travail commence à être réparti, chacun a sa sphère d'activité exclusive et déterminée qui lui est imposée et dont il ne peut sortir ; il est chasseur, pêcheur ou berger, ou critique... Cette fixation de l'activité sociale, cette pétrification de notre produit en une puissance objective qui domine, échappant à notre contrôle, contrecarrant nos attentes, réduisant à néant nos calculs, est un des moments capitaux du développement historique jusqu'à nos jours. La puissance sociale, c'est-à-dire la force productive décuplée qui naît de la coopération des divers individus conditionnés par la division du travail, n'apparaît pas à ces individus comme leur propre puissance conjuguée, parce que cette coopération elle-même n'est pas volontaire mais naturelle ; elle leur apparaît au contraire comme une puissance étrangère, située en dehors d'eux dont ils ne savent ni d'où elle vient, ni où elle va, qu'ils ne peuvent donc plus dominer et qui, à l'inverse, parcourt maintenant une série particulière de phases et de stades de développement, si indépendante de la volonté, qu'elle dirige en vérité cette volonté et cette marche de l'humanité. »

La société, l'État, apparaissent comme une puissance autonome, indépendante, mystérieuse et écrasante.

L'activité des hommes et ses produits échappent à leur contrôle, et se dressent ainsi que des puissances étrangères, hostiles: aliénation.

Mais en outre:

- 1) Si la division de la société en classes correspond au développement des forces productives, le mode de production, qui développe les forces productives à un stade donné et auquel correspond une division donnée de la société en classes, exige en soi l'idéologie comme instrument du maintien de l'exploitation.
- 2) Bientôt, les forces productives entrent en contradiction avec les rapports sociaux dans lesquels elles se sont développées ; les rapports entre les classes inadéquates, des forces étrangères, incontrôlables, menaçantes, dangereuses, qui semblent sortir de terre, menacent les classes dominantes, lesquelles produisent, -si l'on peut dire, de l'idéologie. Elles en ont besoin pour elles, comme pour les masses.
- 3) En particulier, lorsque se développe le mode de production capitaliste, la classe productive par excellence, le prolétariat, doit vendre sa force productive, son énergie vitale ; une partie de son produit, chosifiée, transformée en capital constant, se dresse devant lui, l'écrase, le broie ; il fait donc plus que d'échapper à son contrôle, il le mutile : les rapports entre les hommes n'apparaissent pas comme tels, mais comme rapports de choses entre elles, de marchandises nous l'avons vu, les rapports des hommes entre eux, leurs rapports à la nature, leur « essence » s'expriment dans leur activité concrète, leur activité productive, eh bien, cette activité productrice n'a plus de sens que comme valeur d'échange, que comme substance de la loi de la valeur, son expression générique c'est l'or, équivalent général.
- 4) La contradiction entre les rapports de production bourgeois et le développement des forces productives aboutit à des catastrophes sociales qui relèguent très, très loin en arrière les catastrophes naturelles - guerres, révolutions, crises économiques, etc.

Dans ce sens, le mode de production capitaliste pousse au point le plus extrême « l'aliénation », l'aliénation du prolétariat, des masses. Et, contradictoirement, il établit l'universel, une maîtrise inconcevable il y a deux siècles de la société sur la nature, mais là aussi sous une forme qui ruine la mère de l'humanité : la terre.

La survivance et la force sans cesse renouvelée de la religion, de la philosophie, de l'idéologie, n'a plus à notre époque qu'une seule cause : les contradictions que le mode de production capitaliste engendre, le maintien de la dictature de la bourgeoisie et de ses succédanés, les bureaucraties parasitaires.

À ce point, il est nécessaire de faire allusion à certaines conceptions, qui paraissent dérivées du marxisme, ou même s'en réclament, et qui ne sont que philosophies et idéologies résurgentes. Je veux parler en particulier des théories sur l'aliénation, la réification, la choséité.

Qu'est-ce que l'aliénation ?

« L'aliénation », ce ne sont pas les moyens de production, les produits de l'activité humaine matériels et intellectuels, par exemple la prétendue société de consommation ; en tant que tels les moyens de production, les produits de l'activité humaine sont indispensables à l'émancipation du prolétariat. Les forces productives sont les leviers indispensables de la libération de l'étroite contrainte quotidienne des besoins immédiats dont surgit l'exploitation.

« Cette « aliénation » - pour que notre exposé soit intelligible aux philosophes - ne peut naturellement être abolie qu'à deux conditions pratiques. Pour qu'elle devienne une puissance « insupportable », c'est-à-dire une puissance contre laquelle on fait la révolution, il est nécessaire qu'elle ait fait de la masse de l'humanité une masse totalement « privée de toute propriété », qui se trouve en même temps en contradiction avec un monde de richesse et de culture existant réellement, choses qui supposent toutes deux un grand accroissement de la force productive, c'est-à-dire un stade élevé de son développement. D'autre part, ce développement des forces productives (qui implique déjà que l'existence empirique actuelle des hommes se déroule sur le plan de l'histoire mondiale au lieu de se dérouler sur celui de la vie locale) est une condition pratique préalable absolument indispensable car, sans lui, c'est la pénurie qui deviendrait générale, et avec le besoin, c'est aussi la lutte pour le nécessaire qui recommencerait et l'on retomberait fatalement dans la vieille gadoue. » (« Idéologie allemande »).

L'aliénation dépend des rapports de production. Ce sont ces rapports de production qu'il faut changer pour mettre en accord le sujet et l'objet (c'est-à-dire le produit), la force productive essentielle, le prolétariat, les moyens de production, et que ceux-ci deviennent les instruments de son émancipation.

Le prolétariat n'est pas le rédempteur : il combat pour ses intérêts de classe.

En combattant pour son émancipation, le prolétariat n'est la médiation d'aucune idéologie. Il ne combat pas pour la « conscience de soi » de l'humanité, une conscience vraie opposée à une conscience fautive qui serait celle de la bourgeoisie. D'abord, parce que la conscience de la bourgeoisie, en tant que classe, est une conscience vraie, c'est la conscience de ses intérêts de classe, qui exigent la mystification. Le prolétariat n'a rien à voir avec le Christ, ce n'est pas le rédempteur de l'humanité et de la bourgeoisie en particulier. La lutte de classe du prolétariat ne se propose aucune fin de ce genre. Elle part et elle se développe à partir des intérêts matériels du prolétariat, dont l'existence est finalement mise en cause par le développement du mode de production capitaliste qui a engendré le prolétariat. Les buts de l'histoire n'ont jamais existé comme tels. C'est ce que signifient ces phrases de Marx et Engels :

« Les communistes ne s'imaginent pas (...) que le plan ou la raison d'être des générations antérieures ont été de leur fournir des matériaux. » (Page 97.)

Comme toute classe sociale, le prolétariat pose le problème et ne peut poser autrement le problème qu'ainsi : il présente ses intérêts comme ceux de l'ensemble de la société. C'est en partant de là qu'il fait la critique de l'ancienne société. Le prolétariat ne se fixe pas et n'a pas pour objectif de réaliser la philosophie. Toute son action se résume dans la lutte pour se réapproprier son propre produit : exproprier les expropriateurs.

L'activité pratique du prolétariat, les sciences, les techniques, la théorie.

Il ne s'agit pas de vulgariser. Justement, nous avons dit que ce qui caractérisait l'homme, c'est qu'il produisait ses propres moyens de subsistance et que, dans le rapport de la société à la nature que cela implique, les hommes concrets historiquement et socialement déterminés se développaient eux-mêmes; nous avons dit que la seconde nature de l'homme, c'était la société.

La force productive essentielle, ce ne sont pas, si importants soient-ils, les moyens de production, en soi ils ne sont rien. C'est la force qui les met en mouvement, c'est le travailleur collectif qu'est le prolétariat. Les sciences et les techniques résultent de l'activité productrice des hommes. Elles n'existent pas en soi. Elles ne sont pas des forces productives directes. Ce sont les hommes, ou plus exactement le travailleur collectif dont le prolétariat est la force essentielle, qui en sont porteurs, et qui les mettent en mouvement. En même temps que ces sciences et ces techniques sont l'acquis le plus décisif des millénaires d'activité humaine. Des moyens de production, purement matériels, bâtiments, machines, peuvent être détruits, ce peut être très grave, ce n'est pas décisif. Si les sciences et les techniques disparaissaient, l'humanité serait brutalement renvoyée à l'animalité, il lui faudrait refaire tout le parcours. Mais ces sciences, ces techniques sont savoir humain, connaissance humaine, pratique humaine. C'est l'activité productrice du prolétariat qui en est le support en tant que force productive essentielle, et ils ne peuvent exister en dehors de lui, lui qui tend à être privé de toute culture... La sauvegarde de tout cet acquis, et de tout ce qui repose sur cet acquis, les arts, la culture, leur développement ultérieur, dépendent de la sauvegarde et du développement de la force productive essentielle, le prolétariat, qui peut seul briser les rapports sociaux dans lesquels les forces productives étouffent, et instaurer de nouveaux rapports sociaux qui correspondent à ses exigences comme classe. C'est parce qu'il est la principale force productive, la force productive essentielle, que ses intérêts égoïstes de classe représentent l'avenir de l'humanité, la solution aux problèmes que l'époque se pose, et non en fonction de je ne sais quelle mission providentielle, et en opposition à l'intérêt des classes exploiteuses comme classes.

Quand la conscience détermine l'être.

Nous comprenons alors que l'activité subjective du prolétariat est déterminante en tant que force productive et force politique. Que l'acquis le plus important de l'humanité, ce sont ses forces productives, mais que celles-ci se cristallisent dans l'acquis théorique, scientifique et technique, qui n'existe que par et dans les hommes sociaux actifs. C'est ainsi qu'il faut plus particulièrement considérer le marxisme. Il n'existe qu'en tant que produit et expression de l'activité du prolétariat. Mais en même temps, il a une existence autonome, non pas en dehors de la vie des hommes organisés qui en sont porteurs, mais dans et par ces hommes pour autant que ceux-ci participent activement à la lutte des classes. Cette autonomie, et non cette indépendance, permet de comprendre la continuité du marxisme (malgré la social-démocratie, le stalinisme), et même son développement dans le trotskysme, la IV^e Internationale, l'OCI, bien que les organisations qui en sont la chair et l'esprit puissent être très faibles. Elles sont nourries de la lutte de classe du prolétariat, lutte de classe que nul n'est en mesure de supprimer tant que le prolétariat existera comme classe. Le lien existe donc constamment, d'autant, rappelons-le, que le prolétariat a une conscience intuitive, semi-consciente, qui s'alimente à plus d'un siècle et demi de luttes de classe. À un stade déterminé, c'est la conscience qui, dans la lutte de classe du prolétariat, devient déterminante pour son être.

" La conscience de soi " du prolétariat, c'est la conscience politique.

Mais notre méthode, notre programme, ne sont en aucun cas des idéaux. Nous partons des intérêts matériels du prolétariat et nous y aboutissons.

« Le communisme pour nous n'est ni un état qui doit être créé, ni un idéal sur lequel la réalité devra se régler. Nous appelons communiste le mouvement réel qui abolit l'état actuel. Les conditions de ce mouvement résultent des prémisses actuellement existantes. »

C'est par son mouvement pratique que le prolétariat se hisse à la conscience, à la jonction avec le marxisme qui est lui-même nourri, dépendant, de toute la lutte de classe du prolétariat depuis les origines. Le processus est complexe, à la fois progressif et aboutissant à un saut qualitatif ; la conscience n'est pas donnée, elle est elle-même incluse, participante du processus général de la lutte des classes.

Et maintenant, qu'est-ce donc qu'aboutir à la conscience, le saut qualitatif de la conscience de classe du prolétariat ? C'est le moment où, dans son mouvement pratique, il accède à la conscience de la nécessité de la dictature du prolétariat en la réalisant, et fusionne dans une certaine mesure avec le Parti révolutionnaire, qui ne s'identifie toujours pas avec la classe dans son ensemble, demeure un organe particulier autonome. La « conscience de soi » du prolétariat ne peut être que la conscience politique de sa dictature.

La voie est ouverte alors vers la société sans classes, la société communiste. « L'homme » en général n'existera pas pour autant. La disparition des classes permettra sans aucun doute que les hommes d'un moment donné soient des hommes universels dans ce temps et pour ce temps. Mais, fort heureusement, l'humanité poursuivra sa route et les hommes continueront à se modifier, à changer, de même qu'ils continueront à avoir des problèmes extrêmement difficiles à résoudre. Laissons-en leur le soin.

Stéphane JUST